Parce que la Grande Guerre ne manqua pas d'ouvrir les yeux de l'homme du XXème siècle sur ces éternels déboires, parce qu'il se refusa de vivre le monde des paradoxes, il ne trouva cure à ces maux que dans l'oubli, ou ne pût les ensevelir que dans le sablier d'une politique somme toute grégaire, dont le cris tût le monologue du névrosé qui, pour sa part, ne trouva son salut que dans la folie ou la mort .

La littérature ne pût qu'être influencée par cette vérité inhérente à l'histoire de l'humanité mais qui n'en demeure pas moins peu explicite (?),pas assez en tout cas pour amorcer la désillusion finale, l'ultime…

Lorsque les uns écrivent leur nostalgie avouée ou inavouée du siècle passé, leur quête du ***Temps Perdu***, d'autres préfèrent plutôt entamer de nouveau la conquête d'une justice supposée substituer celle d'un dieu qui ne veut toujours pas leur montrer sa face.

Et comme atteints d'une amnésie, les voilà qui omettent le Passé, rabâchent par la suite les prolégomènes ancestraux, rebutant par là l'échec existentiel (désormais existentialiste). Oui ***tout a été dit,*** mais puisqu'il faut se sentir exister il n'est d'autre soupape de sécurité que l'oubli, la réécriture… ***Les Ruines Circulaires***. Incapables de s'avouer qu'il est toujours un bouc émissaire à immoler, même pour les plus nobles causes, les plus profanes, ils plaidèrent l'innocence et la lucidité de leur dessein.

Au beau milieu de ce labyrinthe circulaire, le poète borgésien tente de s'en affranchir car ***« elle m'imposa [la fortune] comme à tous la secrète/Obligation de définir la lune. »***[1].Certes mais il ne peut que l'écrire le versifier. Mais voici le langage qui, à son tour, lui déclare son côté transcendant.

Cette ***Utopie*** du langage, Borges se l'approprie, l'apprivoise et en fait son écriture. Une écriture dont la leitmotiv serait une allégorie ;celle du leurre langagier, de la bifurcation du retour au même. Ce leurre est pourtant nanti d'une Histoire infiniment radotée, mais toujours aussi actuelle : la vanité humaine (au deux sens du terme).

Chaque conte borgésien est un fin maïeutique dont le Socrate **« omettrait ou défigurait les faits et tomberait dans diverses contradictions, qui permettraient à peu de lecteurs -à très peu de lecteurs- de deviner une réalité atroce ou banale. »**[2]

Lorsqu'on écrit l'histoire de l'humanité, on ne peut que parler du paradigme maitrise/servitude. Il n'est susceptible d'être question dans un conte borgésien du surhomme nietzschéen, sans que le vassal (entendre au sens étymologique du terme) ne soit présent. L'Immortel, le geôlier[3], ces surhommes et ces dieux qui regardent l'esclave

[1] « La Lune », *L'Auteur et autres textes.* P:145.

[2] "Tlon Uqbar Orbis Tertius", Fictions. P:11

[3] « L'Ecriture Du Dieu, » L'Aleph.

tâtonner dans ***la ténèbre*** du puits, à la quête d'une écriture divine sensée le délivrer, mais en la découvrant ,ces lettres, finalement, se refoulent dans sa mémoire, volontairement ; l'esclave borgésien tend l'autre joue. Cette écriture divine c'est peut-être aussi l'indicible nom d'***Albert***[4].Il tourne dans un cercle vicieux ou plutôt tend vers le **Un**… sinon meurt[5] . Car le surhomme de Borges est irréprochablement moniste par sa spiritualité, manichéiste par son acte. Son serviteur et lui aspirent à l'unité. Nonobstant il est un prix à payer…et l'auteur ne cherche pas à justifier le crime et l'infamie.

Ainsi le sang dans ses contes, comme pour le mythe de ***l'Odyssée,*** quand ***Ulysse*** assassine les prétendants, vêtit-il un voile pure, vital, résurrectionnel, presque aussi limpide que de l'eau. L'exemple le plus probant serait celui de ***Emma Zunz,*** ce Jésus efféminé et menteur, qui façonnera tout une histoire pour venger l'assassinat de son père. Elle rougira devant un hyménée adultéré, mais indispensable pour tuer l'infâme et plaider son innocence, et retrouver une justice complète mais faussement chaste.

Décidément pour Borges, on ne peut être que maitre, esclave…ou encore fou !Les lecteurs les plus assidus de Nietzsche n'oublieront pas sa dernière prêche, car qu'est-ce que la folie que l'éternelle bifurcation, volte-face et palinodie conscientes ou inconscientes des contradictions intrinsèques à l'univers. La folie c'est vivre le paradoxe, non l'omettre ou le saper. Ainsi fusse à un fou que l'on attribuât la prérogative de juger ***Glencain***[6].

Mais le dédale borgésien acquière un caractère polysémique. Le labyrinthe est certes l'universel, mais c'est aussi le singulier. Ces paysages étouffés d'occultisme ne seraient-ils pas un simple effet de style, comme le ***Nomore*** du ***Corbeau*** poesque ? Car contrairement à d'autres auteurs, Borges avoue et s'avoue que la Beauté d'un texte réside aussi dans inintelligibilité (son hermétisme ?). Il joue (avec) du sens, se joue du lecteur. L'oraison sophistique de ***Aboulkassim***[7] est une arabesque, cette ligne unique et orpheline qui tourne et se retourne contre elle-même à l'infini, une ligne rhétoricienne, donnant forme à des entrelacs ornementaux… un labyrinthe sans Minotaure.

Ce labyrinthe singulier peut être aussi psychologique, donc captieux. Quand un **Astérion** se dit unique, joue à se découvrir dans son labyrinthe jusqu'à en devenir sa propre ombre, on ne peut que pâtir de persécution, de mégalomanie, de xénophobie. Là apparaissent les traits d'un Borges railleur.

Et comme certains se perdent dans l'incommensurabilité des grands espaces, d'autres s'égarent dans les subtilités du détail. Le ***Zahir*** c'est ce qui est clair, trop clair pour être disloquer en infinitésimaux éléments, de s'éloigner de l'***Un***, du ***Divin***. D'où peut-être

---

[4] « Le Jardin au Sentiers qui bifurquent », Fictions

[5] « Le Mort », L'Aleph.

[6] « L'homme du Seuil », *L'Aleph*.

[7] « La quête d'Averroès », *L'Aleph*.

l'aversion qu'a l'auteur pour les longs soliloques[8] ;Borges écrit une récognition de la ***Lettre volée***.

Le labyrinthe borgésien est donc en constantes pérégrinations ;de l'ermite qui croit créer un homme mais ne fait que se découvrir lui-même[9], en passant par une théologie versatile qui ne cesse de générer derrière elle des catacombes[10],et arrivant au névrosé qui veut fuir le dédale mais qui fini tout de même par le rattraper dans ses rêves[11] ; on comprend ***avec*** l'auteur que le labyrinthe, le paradoxe, lorsque les rets que l'esprit a monté tombent (et c'est peut-être là un autre aspect de l'écriture de Borges, une espèce de tautologie : la chute du leurre par le leurre),sont (labyrinthe et dédales) propre à toute pensée, à tout acte, à tout être. L'auteur écrit la vanité humaine, oui, mais sans jugement de valeur…Dans l'œuvre de Borges, chacun se fait chantre de son propre ***être***.

Imane Rhazouani

---

[8] « L'Aleph », *L'Aleph*.

[9] « Les ruines circulaires »,*Fictions*.

[10] « les théologiens »,*L'Aleph*.

[11] « L'attente », *L'Aleph.*